

PAPERS
Le questionnaire de Bergson



entretien
François Perrin
traduction
Raphaële Baze

Comment vous représentez-vous l'avenir de la littérature ?

Enrique Vila-Matas : Comme dirait Maurice Blanchot, elle va vers son essence – qui est la disparition.

Tout, comme nos vies, se dirige vers cette fin inexorable. L'être de la littérature chemine avec passion vers ce non-être. Avec passion, car nous sommes encore quelques-uns à travailler avec enthousiasme.

Cet avenir possède-t-il une quelconque réalité, ou représente-t-il une pure hypothèse ?

Tout ce que nous pouvons imaginer est en train d'arriver. Nous sommes dans un futur déjà présent. Notre enthousiasme peut donc parfois paraître un enthousiasme de science-fiction.

Vous-même, où vous situez-vous dans cette littérature possible ?

A la même place qu'aujourd'hui, évidemment. En tant qu'écrivain, comme un peintre préférant les diverses étapes de création d'un tableau à celui-ci achevé, je préfère souvent ne pas terminer mes travaux, les laisser

à l'état fragmentaire. Ils me mènent jusqu'à un certain point, à partir duquel je dois les abandonner pour tenter de parvenir au-delà.

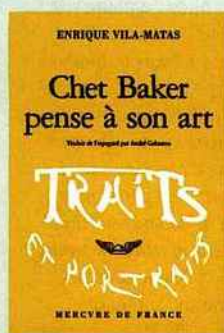
Si vous pressentez l'œuvre à venir, pourquoi ne la faites-vous pas vous-même ?

Je l'écris, n'en doutez pas. Toute mon œuvre, constituée d'intéressantes tentatives, raconte l'histoire imaginaire de la littérature contemporaine. Mes nouvelles reconstruisent des endroits, rêves, obsessions propres aux écrivains, lecteurs, traducteurs, libraires, éditeurs ou critiques... comme si mes personnages voyageaient sur le Pequod [baleinier du capitaine Achab] pour poursuivre le Moby Dick du XXI^e siècle.

Question subsidiaire : aujourd'hui, quels seraient les dignes héritiers de James Joyce et Georges Simenon, que vous refusez de départager dans *Chet Baker pense à son art* ?

John Banville [écrivain irlandais, *La Mer*, 2007, *Infinis*, 2011] et Benjamin Black [pseudonyme du premier lorsqu'il signe des romans noirs, *Les Disparus de Dublin*, 2010]. —

LE LIVRE



LES FIANÇAILLES DE JOYCE ET SIMENON

Comment se poser la candide et terrifiante question de l'avenir-de-la-littérature sans s'attacher le concours de l'auteur de *Bartleby et Cie* (2002), qui détaillait bonnes et mauvaises raisons de ne pas se mettre à écrire ? L'Espagnol Vila-Matas, dans *Chet Baker pense à son art*, pousse son narrateur, tapi en piale, à envisager le mariage faussement compromis entre *Finnegans Wake* de James Joyce, quintessence du roman s'interrogeant sans fin sur

lui-même « *que personne n'a été assez idiot pour lire de A à Z* » (1939), avec *Les Fiançailles de Monsieur Hire* de Georges Simenon – littérature populaire, à l'apparente simplicité, bulle de plaisir cohérent ne se boudant pas lui-même (1933). Imaginer « *un style combinatoire Finnegans Hire* », pourquoi pas ? – **F. P.**

Chet Baker pense à son art
Mercure de France
175 pages, 18,80 euros

© DR